

Serge Uleski

La consolation



La consolation



Serge Uleski

La consolation

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2009

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-1839-5

Dépôt légal : Décembre 2009

© Edilivre Éditions APARIS, 2009

1

Elle s'est tournée sur le côté. Elle a fermé les yeux. Elle a pensé : « C'est pas ça. Ce sera jamais ça ! »

Elle sait déjà qu'entre elle et lui, il n'y aura jamais rien d'important, rien de tangible, rien qui vaille la peine de souffrir : ni désir, ni manque.

« Il a eu sa chance après tout. On se voit depuis combien de temps ? Deux mois ? Peut-être trois ? Alors... à quoi bon continuer puisque ce sera jamais ça ! Non ! Jamais ! »

Elle avait pensé à un amour définitif, un dernier amour, une dernière fois. Inattendu, inespéré cet amour ! Un amour entre rupture et retrouvailles, pleurs et chants ; un amour qui vous blesse mais qui jamais ne cherche à vous humilier. Cimes et abîme tout à la fois cet amour digne de la plus belle adolescence ! Un amour porteur de mystères sans nombre et qui pointerait vers l'horizon, devant, à l'infini, l'éternité en rêve.

Et puis, elle a pensé à un visage, à une lumière sur ce visage et à l'incapacité de cette lumière à parvenir jusqu'à elle.

Alors... non ! De sa part, il n'y aura aucune volonté de posséder, de saisir, de retenir auprès de soi un corps, une voix, une présence qui vous soutient, vous porte et vous élève quand tout vous rabaisse. Il n'y aura aucune absence à déplorer, à gémir, à veiller, en attendant son retour, en gardienne des heures claires et sombres qui creusent l'existence et soudent deux êtres ; le retour d'une présence d'un éclat incomparable, les yeux jamais rassasiés. Il n'y aura aucune joie une fois rentrée à la maison, aucun sourire à retrouver, aucun visage sur lequel se retourner pour y chercher, après une journée qui s'achève dans la fatigue, une raison d'en recommencer une autre : la même journée, identique à toutes les autres, dès demain matin, dans le brouhaha, l'agitation et la rame insectivore qui dégorge et vomit son lot d'encombres.

Une fois de plus, rien ne se sera passé. Une fois encore : on n'aimera pas.

Qui nous changera ? Qui nous bouleversera au-delà de tout ce qu'on avait imaginé pour soi ? Qui viendra nous écarteler, béant ? Qui nous terrassera d'émotion ? Qui nous fendra en deux comme une bûche ?

Comment rompre le cercle des rêves parcimonieux dans une vie qui nous renvoie à une solitude effrayante jusqu'à la peur panique quand soudain notre conscience en saisit là toute l'horreur ?

Mais alors... qui donc nous sauvera ? Qui nous ouvrira *la voie royale* : celle de la vue, de l'ouïe, de l'esprit et de tous nos sens ? Qui fera rebondir la lumière en une poignée de secondes sur notre existence fraîchement recomposée ? Penchée, courbée, ployée vers cette lumière et ce, en moins de temps qu'il faut pour réaliser là l'inconcevable : un miracle.

Balance, elle pèse. Dans l'obscurité de cette chambre qui n'est pas la sienne, elle pèse du regard le papier peint. Elle a pensé : « Si seulement... si... mais il aurait fallu... il aurait fallu... Dieu ! Qu'aurait-il fallu ? »

Elle pèse et fixe le mur qui lui fait face. Elle pèse tout du regard : le lit, la chambre ; au-delà, par la fenêtre entr'ouverte, elle a pensé à une étoile inaccessible, à demain matin aussi, et comme un feu sous la cendre, à ce quotidien qui sommeille en elle, lorsqu'elle retournera à son désordre et le monde au sien, avec pour seule récompense, une vue imprenable sur la vacuité et le désastre d'une vie au quotidien ; ce quotidien où nous sommes sans exister vraiment, et qui s'étirole dans une histoire sans grâce, stérile et peu glorieuse, au rêve étroit – s'il en est un.

De lui, en revanche, elle n'a rien pensé. Il n'y avait rien, rien avant, rien après.

Si ! Une chose : le désir de se donner encore une chance, de forcer le destin, d'oublier les échecs successifs.

En trois mois, elle a dû jouir une ou deux fois. Mais comment savoir ? Elle n'en est plus tout à fait sûre. Elle ne s'en souvient plus. Mettez-vous à sa place ! Elle n'en finissait pas d'arriver... alors bien sûr, elle a fini par y renoncer et elle a fait semblant.

Humide entre ses jambes, cette sueur : la sienne à lui, inutile. Il y a un instant, il s'est levé. Il est allé dans la salle de bains ; le préservatif sans doute ; le préservatif dont il a fallu se débarrasser.

Un préservatif de plus. Elle s'en fiche.

Il regagne le lit. Il se blottit tout contre elle. Elle ne fera pas l'effort de se retourner. Elle a fermé les yeux : « Tout est à refaire. Tout ! Chercher encore et encore ! Tenter d'obtenir quelque chose qui ferait que... Qui ferait quoi et puis, qui ? »

Elle a pensé à l'épuisement et au renoncement mais... pour quelle vie, dans vingt ans, quand il ne sera plus question que d'attendre que tout finisse ?

« Rien ne nous sauvera. Rien ni personne. »

Elle aurait aimé en pleurer mais à son âge...

Tenez ! Donnez-lui trente ans de moins. Donnez-lui vingt ans ! Oui ! Vingt ans ! Et elle fond en larmes, là, maintenant... pour un peu : inconsolable.

Allez, reprends courage !

Rien n'est jamais perdu ! Demain, à l'aube... tu t'enfuiras.

2

Un mail est arrivé : *« Bonjour à toi. J'ai quarante ans et je suis divorcé. J'ai consulté ton profil qui a retenu toute mon attention. J'aimerais en savoir plus à ton sujet. Si tu veux me contacter par téléphone, n'hésite pas ! Je joins ma photo. »*

Et puis un autre : *« ... si ta personnalité est aussi intéressante que ton profil que je viens de consulter, alors tu as des chances de me rendre à croc. Je cherche à refaire ma vie. Et toi ? Je serai pour toi celui qui t'apportera la sécurité dans une relation stable. »*

Et un autre encore : *« Je cherche une femme pour une relation sérieuse et pas que pour le cul. Excuse ma franchise mais bon... je tiens à être clair. Suis un homme de 62 ans, grand, mince... enfin tu vois quoi ! Toutes les autres infos me concernant, tu les trouveras sur le site. Jette un coup d'œil à mon profil. »*

Et encore : *« Ta photo m'a scotché. Tellement sensuelle ta photo ! Faut qu'on fasse connaissance. Tu aimes les hommes bien bâtis ? Je fais deux heures*

de culture physique par jour. Si tu cherches une relation cool sans prise de tête... »

Et encore : « On est du même signe, même ascendant. Qu'est-ce que tu en penses ? Consulte mon profil. Je crois que je peux te plaire. »

Un dernier : « Je viens de m'inscrire sur ce site. Je ne sais pas trop comment procéder. Je recherche une relation à long terme. Comme toi, je suis cadre. J'ai consulté ton profil. Ta description m'a plu. Tu crois qu'on peut se rencontrer rapidement ? »

Un long soupir a clôturé la lecture de ces mails ; aujourd'hui éloignés de ses préoccupations, en les parcourant, elle s'est sentie étrangère et comme... désincarnée ; à leur lecture, elle a pensé : « De qui parlent-ils tous ? De moi ? Pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour provoquer un tel déluge d'attention ? »

Il a suffi de trois clics, et c'en était fini de ces courriels devenus indigestes et qui la renvoyaient à tous les efforts consentis au cours de ces six derniers mois pour tenter de faire advenir quelque chose dans sa vie.

Depuis son divorce, voilà trois ans, elle a pris la vie, l'a quittée, l'a reprise, faisant l'impasse sur des jours et des semaines pendant lesquels rien ne se passait ; hésitante, elle y est revenue à cette vie avant de tout emporter avec elle, sans plus se poser de questions, un temps persuadée pouvoir encore y faire de bonnes affaires dans cette vie qui est la sienne

aujourd'hui et qui est, bien évidemment, un peu celle des autres ; et puis, fatalement... la nôtre aussi.

Pourquoi nos vies seraient-elles si différentes puisque nous suivons tous, à quelques exceptions près, le même chemin ? Ne sommes-nous pas tous issus de la même branche, du même arbre, fruit d'une nécessité commune dictée par une loi dont les règles ne nous laissent guère le choix quand il s'agit de quitter les racines qui nous ont vus naître ?

Durant les premières années qui ont suivi son divorce, ses amis qui vivaient en couple – hommes et femmes confondus –, se sont détachés d'elles ; ils ne savaient que faire de cette femme privée de conjoint, seule avec ses trois enfants.

Internet aura été son seul moyen d'organiser ses relations. Enregistrement sur une dizaine de sites de rencontres sur les conseils de ses amies, divorcées tout comme elle : « *Reste pas toute seule ! Suis mon conseil ! Tu verras ! Internet, c'est le plus efficace et le plus rapide si tu veux rencontrer des hommes !* »

Une dizaine de pseudos choisis à la hâte ; très vite incapable d'assurer le suivi de toutes ces inscriptions – bien en peine qu'elle était d'en retrouver les adresses pour relever ses messages –, les sites de rencontres avec lesquels elle a pu garder le contact ont suffi : les propositions sont arrivées par dizaines ; une chaîne ininterrompue de sollicitations, toutes plus pressantes les unes que les autres, dans une palette de possibilités infinies de rencontres.

Si choisir c'est exclure, rencontrer c'est effectuer une sélection cruelle et le plus souvent, sans état d'âme. Une nouvelle expérience porteuse de tous les dangers ces rencontres ! Expérience de soi vis à vis des autres et *vice versa*. Et Là, notre belle souveraineté du *moi* peut en prendre un sacré coup et notre *ego* hurler au supplice.

Critères, présupposés et conditions à remplir.

Pour les hommes : être libres, nouvellement divorcés ou bien célibataires ; avoir une bonne situation ; quant au physique, les femmes leur pardonneront plus facilement les quelques imperfections dues à leur âge si ces dernières se limitent à l'embonpoint et à quelques cheveux en moins.

Quand il s'agit d'établir une relation amoureuse sur les moyens et longs termes, les femmes sans enfants à charge seront les plus chanceuses ; les autres devront redoubler d'énergie afin de relativiser les inconvénients de cette charge jusqu'à les faire disparaître comme par enchantement : charge et enfants compris.

Pour couper court à toute demande de précisions, et pour ne plus avoir à y revenir, certaines femmes aborderont le sujet en ces termes : « *Ils sont grands maintenant, ils peuvent se débrouiller, vous savez !* »

Comprenez : ils ont entre 15 et 17 ans et sont très certainement en pleine crise d'adolescence. Ce qui les rend sans doute débrouillards mais... invivables.

Discrétion oblige : on n'en soufflera mot.

D'autres mentionneront une relation privilégiée : « *Avec ma fille et mon fils, c'est un peu comme si j'étais leur copine* ». Ce qui signifie le plus souvent : j'ai renoncé à élever mes enfants maintenant qu'ils ont pris le dessus sur moi qui suis seule ; leur père étant le plus souvent absent ou indisponible ou bien encore, trop éloigné.

Les hommes eux, ne parleront pas de leurs enfants pour n'avoir pas grand-chose à en dire, sinon qu'ils les aiment puisque c'est leur ex qui, le plus souvent, assume au quotidien la responsabilité et la charge de cet amour elliptique, discret et tout en nuances, chez ces pères absents.

Ce qu'il faudra cacher pendant la période qui précède la rencontre – période dont on ne saurait faire l'économie, sinon... au risque de perdre son temps –, pour les femmes : les rondeurs. Les hommes les plus avertis leur demanderont leur tour de taille ; au-delà de 40 : méfiance. Les femmes ne manqueront pas de mentionner une taille moindre : un 44 deviendra un 42 *bien tassé*.

Après les enfants et les rondeurs, la ménopause devra elle aussi demeurer cachée ; ménopause qui porte en elle l'idée qu'au lit, une femme ménopausée est une femme sans envie, sans talent, sans enthousiasme, et par voie de conséquence, sans inspiration.

Les hommes devront dissimuler, dans la mesure du possible, une origine ethnique porteuse de préjugés qui les condamnent très vite à l'oubli. Ces derniers devront déployer des efforts surhumains pour rassurer et séduire. En cas d'échec, ils devront *chasser* là où

ces stigmates identitaires n'en sont pas : chez celle ou celui qui les partage avant de les subir et d'en assumer tant bien que mal, toutes les conséquences. Nul doute : entre victimes, mieux vaut se serrer les coudes.

D'autres encore devront taire leurs appréhensions face à la performance qu'on attendra d'eux tôt ou tard ; appréhensions d'hommes fraîchement sortis d'un divorce douloureux ; des hommes au mieux, fragilisés, au pire, traumatisés dans leur masculinité. Sans doute, gardent-ils en mémoire quelques vérités bien sonnées, et très certainement aussi, quelques mensonges lors des dernières confidences que leur ex. n'aura pas manqué de leur hurler au visage, dans le fracas des *comment*, des *pourquoi* et des *depuis combien de temps...* qui mèneront le couple à la séparation et le mari trompé à demander le divorce.

Autant que faire se peut, et pour ce qu'il est possible d'en savoir, tant que l'on n'a pas fait plus ample connaissance, on se rencontre dans sa classe – comprenez : dans sa tranche de salaire – ou bien, à défaut d'un même salaire, dans ce qu'on estime être ses repères culturels et dans le cadre d'affinités supposées identiques ou bien parallèles.

Pour tous ces êtres en quête d'absolu, sinon d'aventures, mieux vaut ne pas parler d'un petit salaire – surtout pour les hommes –, ni du chômage ou du RMI – plus tolérés lorsque ce sont les femmes qui sont touchées. Un logement dans une ville, dans un quartier, un département qui ne jouit pas de la meilleure des réputations devra être tu.

Car, ce qu'il faut dissimuler, les craintes qu'il faut apaiser, c'est le potentiel de dépendance et de nuisances que l'on peut représenter et la peur de n'avoir que les inconvénients de cette nouvelle rencontre, et l'autre, que les avantages. Régression pour l'un, promotion pour l'autre ! Plus notre situation est précaire, plus il est important d'afficher une situation confortable, tout en sachant qu'il sera toujours temps de faire les comptes une fois qu'un lien aura été établi avec le nouveau partenaire.

Au moment de la rencontre, jamais la distinction entre le dedans et le dehors n'aura été aussi prononcée, aussi vive, aussi pertinente et aussi nécessaire pour quiconque souhaite éviter le rejet et l'échec.

Et c'est alors qu'ils partent, l'espoir en poche, eux tous occupés à remettre cent fois l'ouvrage sur leur métier : celui de leur vie et d'une existence après laquelle ils ne cessent de courir depuis qu'il leur faut en construire une autre, sous l'arc tout-puissant et tendu dans leur détermination, sans relâche, à la rencontre des meilleurs, des pires, des farfelus, des fiévreux ; les uns bardés de certitudes, les autres, incertains et fébriles.

D'autres prennent la route sans enthousiasme, un rien blasés, la peur au ventre pour les novices, le trac – même après des mois ou des années d'expérience –, et pour certains d'entre eux, hommes et femmes confondus, habités par tous les ressentiments

possibles envers le sexe opposé : ressentiments qu'ils chercheront à dissimuler autant que possible.

D'autres encore : les avisés ; circonspects, d'une méfiance malade, ils égrènent méthodiquement les personnalités jusqu'à en oublier l'objet même de la rencontre : établir un lien, s'investir dans une nouvelle relation. Rigoureux mais... tête en l'air, ils sont.

Le moral en guenilles, d'aucuns s'accorderont une dernière chance ; baroud d'honneur avant de baisser définitivement le rideau, tout chargés qu'ils sont du poids des rencontres passées qui ont débouché sur des frustrations sans nombre, des déceptions cruelles, trompés, manipulés, chahutés, baladés sur des distances à vous couper le souffle, même pour les plus sportifs d'entre eux.

Et pour finir : les impénitents.

Infatigables, ils n'hésitent pas à plonger dans l'eau, même glacée, tête la première, en aveugle, quittes à en sortir défaits et déchirés une fois encore, une fois de plus... mais... jamais de trop, semble-t-il... inlassablement.

Après son divorce, les deux premières années, elle a eu des hommes, bien sûr, à raison de deux ou trois par mois sur une quinzaine qu'elle pouvait rencontrer dans le même laps de temps, le temps pour elle d'en faire le tour en une nuit, une semaine, guère plus ; d'en faire le tour ou bien, de faire le point sur ce qu'elle était encore capable de souhaiter pour elle-

même, bien en peine de comprendre quoi que ce soit à cette soif frénétique de rencontres.

Des hommes pour tester la femme qu'elle était ? Sans doute. Femme curieuse mais fragile et incertaine quant à ses capacités à pouvoir encore intéresser qui que ce soit, après vingt cinq ans d'enfermement dans un mariage sans lumière pour éclairer la face cachée de sa personnalité : ses dons, ses qualités, ses aptitudes.

Des hommes mariés à la pelle, en veux-tu en voilà ! Et puis, des célibataires empêtrés dans le désir confus de rompre avec ce célibat tantôt haïssable, tantôt supportable mais sans jamais y parvenir : célibat ancré en eux comme un ver dans le fruit, inséparable, indissociable de leur mode de fonctionnement dans leur relation avec eux-mêmes et les autres ; célibat que l'on jugera supportable finalement, après un haussement des épaules.

Des opportunistes aussi, des capteurs de vie qui tournent autour de leur proie sans la quitter des yeux et qui concluent d'une prise, d'un rapt, avec la promesse d'une lune de miel inoubliable dans un lieu tout aussi mémorable... jusqu'au moment où l'on gare son véhicule sur le parking d'un hôtel bon marché – voire... très très bon marché.

Ceux-là disparaîtront comme ils sont venus : sans laisser d'adresse ; et s'ils s'incrument, ce sera pour ruiner une vie, et pas n'importe laquelle : la dernière tranche d'une existence qui, pourtant, ne vous autorisait plus aucun faux pas.

Se garder de tomber entre les mains de ceux qui vous prendront tout et qui ne vous rendront rien – et

quand ils donneront, ce sera infiniment moins que ce qu'ils vous auront pris –, est une priorité absolue pour quiconque souhaite préserver l'espoir de finir d'acheminer sa vie en compagnie d'un être qui saura, sans faillir, faire face à ses devoirs.

Dans la rencontre, seul l'instant présent importe, même si le passé – celui de toutes les rencontres qui ont précédées celle qu'on s'apprête à faire, là, maintenant, dans quelques minutes, à l'heure et au lieu convenus – aura sa part à jouer ; ce passé influencera les attitudes, les *a priori* et les doutes dans l'immédiateté d'une émotion qui nous conduira au rejet de l'autre ou bien, à son acceptation partielle et parfois même, totale. On appelle ça l'expérience.

Cet instant présent, c'est une fraction de seconde pendant laquelle on fera le choix ultime : sélection au physique, verdict sans appel. On se dira : « C'est possible » ou bien « C'est impossible. Ça n'ira pas ». Ce choix échappe à la raison, tel un réflexe. Trop rapide, bien trop rapide ce choix à l'instinct, cette acceptation ou ce rejet éclair pour être le fruit d'une décision mûrement réfléchie ! On n'aura rien pesé ou bien, on aura tout pesé en moins de temps qu'il faut pour soulever une charge quelle qu'elle soit.

Pour peu qu'on ait pris soin d'échanger sa photo, le jour de la rencontre qui se teindra dans un lieu public pour éviter tout dérapage, tous désagréments ou bien, les drames, cette photo nous réservera bien des surprises quand viendra le moment du face à face car, si la photo ne vieillit jamais, surtout à l'état

numérisé, en revanche, les titulaires, eux, vieillissent bel et bien, même et surtout lorsque les années ne leur ont rien épargné : perte de cheveux, rides, prise de poids excessive, etc...

Nous sommes impitoyables envers ceux que l'on rencontre et qui sont au monde sans pouvoir nous troubler et nous émouvoir alors qu'ils n'ont qu'un souhait : provoquer notre sympathie, nous donner envie d'en savoir plus à leur sujet. Personne n'aura une seconde chance et personne ne peut s'exempter d'une telle sélection qui n'autorisera aucune volte-face. Une sélection au faciès, au sourire, au maintien : il ou elle est trop mince, trop grand, trop fort ! Trop, trop, trop ! Et puis, pas assez de ce qu'on attendait et attend encore, de ce qu'on pense devoir trouver, persuadé du bien fondé de l'idée qu'on se fait de ce que l'on cherche. On se dit : s'il me plaît, je le saurai tout de suite.

Une sélection qu'il faudra assumer. En cas de rejet, on pourra toujours s'exprimer en ces termes : « Je me suis trompée. Je vous prie de m'excuser. »

Si on a eu l'imprudence de donner son téléphone, au prochain appel de l'intéressé, on raccrochera soulagée, après avoir pris soin de placer l'abonné sur une liste imparable : celle des « non désirés » interdits d'appel. Et jamais plus on ne communiquera son téléphone. Car, si on apprend à marcher en marchant, on apprend la prudence en commettant toutes les imprudences.

Dans certains cas, une fois révélée la présence de l'un à l'autre, par manque de courage, on se laissera entraîner dans une rencontre pour rien. On n'aura pas

eu la cruauté de tourner les talons dès les premières minutes. Un verre, une conversation, un repas : on sait qu'on n'ira pas plus loin ; on l'a décidé, voilà une heure déjà, au premier regard porté sur celui qui s'est vu d'un coup d'un seul disqualifié. Mais comment s'éclipser ? Comment rompre l'accord tacite : *« Si rejet il y a, tu me traiteras déceimment car tu ne peux pas souhaiter que je n'en fasse pas autant »*.

On s'assoit au plus loin de l'autre, faussement attentif. Tout est fait pour le dissuader de tenter quoique ce soit. On se dira : *« Bah ! Puisque je suis là, autant y rester. Ça me fera passer l'après-midi. »*

Et puis, on aura acquis une certitude : on peut encore plaire. Pour s'en persuader, il suffira de regarder leurs yeux quand ils vous dévorent : avides, ces regards ; et même s'ils sont bien les seuls.

En réponse au courriel adressé le lendemain matin, sinon le soir même, par l'éconduit qui l'ignore encore et qui s'impatiente déjà, on aura recours à un mensonge tout en nuances, dans le souci de ne pas le blesser : *« J'ai passé un excellent moment avec vous mais je ne suis pas prête. C'est trop tôt. J'ai besoin de temps. Je ne suis pas sûre de ce que je cherche comme relation. C'est moi qui vous recontacterai »*.

D'autres opèrent différemment et ce faisant, ne prennent aucun risque. Difficile de leur en vouloir ; ils s'épargnent là bien des tracasseries que personne ne leur envie. Ils dissimuleront tout simplement leur présence sur le lieu du rendez-vous. Ils jaugeront de loin, sans être vus, pour repartir comme ils sont venus : *incognito*. L'autre attend toujours. Il s'impatiente : *« Encore un lapin ! Y'en a marre à la fin ! »*

Et pourtant...

Le rendez-vous a bien été honoré ; seulement, l'un aura vu l'autre, à son insu. Il aura vu et puis, il aura disparu.

Dès les premières minutes de la rencontre, quand tout rentre dans l'ordre immuable de deux êtres qui se plaisent, d'abord des mots qui ne disent rien mais qui comptent : on parlera de tout, sans choisir ; des mots en vrac car tout est déjà là, dans la lumière d'une voix, d'un regard ou d'un sourire. En quelques secondes, si on peut rejeter un visage, une allure, on peut aussi s'éprendre d'une voix, tomber sous le charme indéfinissable de cet inconnu dont on souhaite ardemment en savoir plus, toujours plus et vite.

Impalpable cette adhésion soudaine ! Pour un détail, un rien, c'est le rejet ou bien, l'acceptation et la soumission totales ; et c'est alors que les nuages se retirent et avec eux, les doutes et les peurs, pour laisser au soleil la pleine jouissance des lieux. Puis vient l'apaisement. Les yeux échangent un « C'est gagné ! » dans un regard qui chasse d'un coup l'angoisse de la rencontre dans le vœu partagé de ce même regard à deux.

Pour celles et ceux qui ne peuvent pas ne pas y penser et qui misent encore sur un nouvel amour comme on mise sur des probabilités irréalistes qui leur feront prendre le risque de tout perdre – si les aspirants sont nombreux, les élus, eux, le sont beaucoup moins –, ils s'y brûleront les ailes, dans ces

rencontres, prisonniers d'un comportement qui les condamne à reproduire sans cesse les mêmes erreurs.

Car ils doivent bien rêver d'un tel amour ! Même éphémère, une fois qu'il ne sera plus, cet amour nous accompagnera pour le restant de nos jours ; et c'est sans colère, sans regrets, sans amertume que l'on s'en souviendra. Une métamorphose pérenne et irréversible cet amour ! Un amour donné, reçu, une fois pour toutes et son dépérissement n'y changera rien : on a été aimé. Inoubliable cette certitude !

L'amour parfait. Une seconde vie, cette présence dans notre vie ; une présence d'une clarté indéfinissable, même après son départ. Rien que d'y penser, on sourira. Ça nous sera donc arrivé à nous aussi. On peut maintenant mourir tranquille et délivré car, jamais plus on n'aura à se poser cette question : « Pourquoi suis-je là ? » Et c'est déjà ça.

Un amour à nous-mêmes, à deux, sans intrusion. Au premier regard, les gens diront : « Tiens, cette femme a été aimée. Y'a pas de doute ». Car on le portera sur notre visage et dans chacun de nos gestes cet amour qui nous délivre de l'enclos qu'est notre vie au quotidien et qui nous pousse sur les chemins ; on y reprend courage. Accomplissement de l'avenir cet amour ! Car, pas d'amour, pas d'avenir. Qui en doutera ?

Un amour pour six mois, un an, deux peut-être, et qui vous éclaire au loin au-delà de toute attente et de toute espérance. Il est là, bien là cet amour qui n'est plus. Il est la *présence totale*, cet amour maintenant inaccessible mais tellement proche, comme derrière une vitre ; on ne sort plus sans lui ; on l'emporte

partout, enfermé dans sa joie et ce, définitivement ; une joie légère qui nous a rendus au monde en nous réconciliant avec lui. Jamais il ne nous quittera ! même après son départ sur la pointe des pieds ou dans la fureur. Il a un nom, il a un visage cet amour : « Oui ! J'ai aimé ! Oui ! On m'a aimée ! » Cette certitude d'une douceur infinie imprègne les heures de chaque jour ; elle est capable de remplir toute une vie.

D'autres construiront cet *amour* à venir comme on élève un édifice : pierre par pierre. Ils proposeront une relation du type « chacun chez soi » ; ce qui en soulagera plus d'un et plus d'une ; tout comme ces intérêts bien compris qu'on aura pris soin de préserver, hommes et femmes confondus. Et puis... à chaque week-end suffit sa joie et à chaque jour de la semaine ses contraintes et ses secrets ; mystères du passé, là d'où l'on vient et dont on peine à s'arracher. Ne se refait pas une virginité qui veut !

Épargner à l'autre des désagréments, dans l'espoir qu'il en fera de même ; partager de bons, de beaux et – pourquoi pas –, de grands moments ; du sexe mais... pas trop, pour s'en être privée des mois, des années durant : pas question de perdre la tête pour en être revenue de cette extase et de cette volupté, à tel point, qu'à la longue, penser les avoir trouvées nous aide à ne plus les chercher ; du moins, on s'y résout, et c'est autant de peine épargnée, de temps de gagné et d'énergie économisée.

Et puis, restent les éternels indécis : ceux qui n'y croient plus et qui se contentent d'être présents et d'assurer la rencontre, tels des automates. On se rend au rendez-vous comme on a pu se rendre à tous les

autres, routiniers. Ils se disent : *« Ça... ou autre chose, lui ou un autre ! Si c'est pour passer ses soirées devant la télé, autant... »*

On veut sans vouloir. On cherche mais la peur qui nous tараude fera que jamais on ne se décidera : la peur de trouver ce que l'on cherche et de devoir dire « Oui ! Je le veux ! » On désire sans y croire ; regards échangés dans la gêne de ceux qui aimeraient tant franchir le pas pour construire quelque chose de durable mais qui, résignés, ne trouveront jamais le courage nécessaire à une telle prise de décision car, au fond et... tout au fond, arrive un moment où l'on n'y croit plus, mais... vraiment plus du tout.

Ceux-là ne laissent rien derrière eux : ni adresse, ni téléphone. Reste le mail qu'il leur a bien fallu communiquer : là aussi, les choses étant bien pensées et bien faites, on pourra à tout moment exclure l'importun de sa liste de contact, le barrer, le rayer, lui signifier par Internet interposé que c'en est fini et que... d'ailleurs, ça n'avait jamais commencé et qu'il n'existe aucune chance pour que cela arrive.

Michel, 42 ans, 1m 72, 80 Kg. Signe : Cancer. Ascendant : Bélier. Couleur des yeux : vert. Cheveux : châtain. Intéressé par une relation à long terme.

Gilles, 48 ans, 1m 82, 75 Kg. Signe : Balance. Ascendant : non renseigné. Couleur des yeux : bleu. Cheveux : blond. Fumeur.

Alexandre, 53 ans, 1m 83, 70 Kg. Signe : Gémeaux. Ascendant : Vierge. Couleur des yeux : noir.

Philippe Age, 56 ans, 1m 76, 90 Kg. Signe : Bélier. Ascendant : non renseigné. Couleur des yeux : noir. Cheveux : châtain. Fumeur. Indice de motivation : 8/10.

Donner son corps à des fantômes comme on se débarrasse d'un objet trop encombrant pour mieux s'empresse de le regretter une fois que l'espace libéré s'avère plus encombrant encore...

Sa vie n'est passée par aucun d'entre eux. Intacte, elle en sortait indemne à chaque fois.

Qu'ont-ils fait de sa vie ? Et elle, de la leur ? Sans doute, y a-t-elle vécu son propre mystère, dans toutes ces rencontres ; un mystère impénétrable, jamais

explicité : « Je ne sais pas ce que je fais, pourquoi je le fais et ce que j'y cherche ». Son corps était sans aucun doute avec eux mais son esprit était ailleurs. Tout juste capable de trouver un asile pour la nuit, son esprit. Il aurait fallu renoncer à toute maîtrise, à tout calcul, à tout contrôle de soi, et laisser entrer un étranger dans sa vie. Comment se décider à prendre un tel risque ? Et quel risque ? Que craint-on par-dessus tout ?

Marc, 45 ans, 1m 75, 80 Kg. Signe : Balance. Ascendant : Bélier. Couleur des yeux : marron. Cheveux : châtain. Intéressé par une relation à long terme.

Serge, 42 ans, 1m 81, 85 Kg. Signe : Gémeaux. Ascendant : non renseigné. Couleur des yeux : bleu. Cheveux : blond. Indice de motivation : 7/10.

Bruno, 52 ans, 1m 80, 76 Kg. Signe : Gémeaux. Ascendant : non renseigné. Couleur des yeux : noir.

Ils n'ont rien saisi d'elle tous ces hommes et elle n'a rien retenu d'eux.

Durant ces deux années qui ont suivi son divorce, sa vie n'aura été qu'une suite d'appartements, d'hôtels, de restaurants, de ciné, à se demander qui sera le prochain, pour quoi et dans l'attente de quoi.

Mais... diable ! Que peut-on bien extraire de l'autre, que peut-on en retirer, sinon espérer taire l'horreur de la solitude ; soi face à soi, matin et soir, sans jamais pouvoir s'échapper, se fuir et s'oublier quelques heures par jour.

Nul doute ! Certains d'entre eux ont bien dû lui dire qu'ils l'aimaient ; mais elle n'a rien entendu ou bien, elle s'est évertuée à demander l'impossible : des actes en conformité avec des paroles – comme si, dans le quotidien d'une organisation de l'existence qui n'a que faire de nos attentes les plus intimes, tout était fait pour nous y encourager ?!

Aucun visage donc : l'oubli, excepté un timbre de voix ou bien, un rire peu commun, peut-être.

Toutes ces rencontres semblent avoir eu lieu seulement en apparence. Aujourd'hui, un tas de cendre froid tous ces hommes : noire sa mémoire. Confettis de lieux, puzzles de visages, voix inaudibles. Ils étaient trop nombreux, tous semblables dans leurs successions, comme moulés dans le « moule » de la rencontre, pour qu'elle puisse les distinguer, même si, vers la fin, elle a souvent tenté d'en ralentir le rythme dans l'espoir de construire une relation dans la durée.

Si la *Femme* attend et espère tout d'une relation amoureuse alors que l'homme, lui, n'attend ni n'espère rien – du moins, rien qui ne ressemble aux attentes d'une femme –, il y a bien longtemps qu'elle a rompu avec cet atavisme.

Elle n'avait pas son pareil quand il s'agissait de creuser un fond de solitude sans la désirer mais tout en l'appelant de ses vœux ; lorsqu'elle tissait une toile le jour, c'était pour mieux la défaire la nuit, et à l'aube, tout était à recommencer, bien sûr. Sans illusion sur elle-même et ses partenaires successifs, bravache, elle a trop souvent claqué les portes derrière elle avec l'insouciance de celle qui pouvait à

tout moment en ouvrir d'autres, avant de les refermer sur elle-même et sur ceux qui la sollicitaient.

Ouvrir, fermer, verrouiller, déverrouiller, c'est du pareil au même quand tous les lieux que l'on visite et tous les êtres que l'on rencontre ne vous sont d'aucun secours. Reste les portes battantes que l'on n'a pas à pousser mais simplement à franchir ; elles s'ouvrent et se ferment à volonté ; aucun effort à fournir ou si peu ; on entre, on sort comme tant d'autres avant et après, en promeneurs sans volonté propre.

Et pourtant... donner plus qu'on ne reçoit, sans parler de ce qu'on peut reprendre, n'a pas que des inconvénients ; en effet, on se débarrasse de son surplus et ce faisant, on se sent plus léger et serein.

Un constat s'impose : ceux qui l'ont côtoyée sont aujourd'hui les seuls à pouvoir s'en souvenir et ce faisant, les seuls capables de préserver, malgré elle et à son insu, la réalité de tous ses liens tissés et vite déliés.

Quand on opte pour une vie en dehors de la vie, la vie nous passe devant ; restés derrière, nous croyons encore l'avoir retenue alors qu'elle a filé auprès de ceux qui savent se laisser conduire, tout en restant lucides et vigilants sur eux-mêmes et les autres, pour ne rien rater des opportunités que la vie leur proposera inévitablement puisqu'elle ne sait pas faire grand-chose d'autre... la vie.

Ce que l'on récolte, on le récolte avec son poison. Pas de moisson sans la menace de la sécheresse. On

s'obstine, on fait le choix de garder ses distances – le plus sûr moyen d'éviter les accidents des autres –, pensant à tort ou à raison, qu'il est bon que ces accidents demeurent les leurs quand on sait l'aptitude qu'ont certains d'entre eux à les provoquer. On reste en retrait même au prix d'un isolement croissant. On flirte avec cet isolement pendant des mois, on l'embrasse en quelques minutes et on finit par l'épouser jusqu'à l'amenuisement. Un nœud coulant qui se resserre, cet isolement car, dans les bras de l'amertume on finit toujours par étouffer.

Il y a des êtres qui ont le don de l'obscurité ; ils savent avec une détermination toute particulière et un savoir-faire éculé, éteindre les quelques lueurs – les dernières –, qui éclairent encore leur existence.

L'art de vivre, c'est tout un art. N'est pas artiste qui veut ! Aptitude innée ou bien, héritée de l'enfance, cet art ! Une enfance qui célèbre la joie d'être et plus important encore, la joie d'advenir ; pas à pas, marcher vers une lumière propulsée par une énergie qui a pour nom : don pour la vie.

3

On nous invite à changer d'air, de pays. On nous parle d'évasion. Sommes-nous des forçats pour chercher à fuir ?

Dans les premières années qui ont suivi son divorce, une boulimie de voyages s'est emparée d'elle : destinations bon marché, en couple, ou bien avec les copines, en célibataires enjouées et hilares, pour une semaine, voire deux, à l'hôtel, parfois Le Club quand ses moyens le lui permettaient, toujours dans des lieux sans risque, des lieux sans rencontre et sans enseignement.

Touriste à bagage unique et léger aux allers-retours multiples ; jusqu'au jour où une lassitude est venue mettre fin à ses envies de voyage : elle ne supportait plus les aéroports, les retards, l'attente dans les salles de transit, les sourires imbéciles à la réception des hôtels, les taxis et les chameliers raquetteurs ; harcèlement de la mendicité sous le couvert d'un

commerce hasardeux et si peu convaincant dans sa pratique.

Le soleil et l'argent, encore le soleil et toujours l'argent ! Pas d'argent pas de sourire et pour un peu, pas de soleil. Dans les rues, on se promène mais on ne voit rien – comprenez : on ne peut rien évaluer, rien comprendre –, puisque rien ne nous est expliqué. Et si d'aventure des autochtones lettrés et avisés devaient se proposer de le faire, nul doute que le mensonge serait au rendez-vous : ils nous diraient ce qu'ils pensent devoir nous faire entendre, qui ne serait – à leurs yeux –, que ce que l'on souhaite s'entendre dire.

Et l'eau que l'on peut tantôt boire, tantôt ne pas boire sous aucun prétexte ; de même pour la nourriture.

Et encore le soleil et la chaleur qui n'en finissent pas de vous aveugler, de vous ramollir physiquement et mentalement ; une fatigue épouvantable en fin de journée quand on regagne son hôtel dans un lieu situé non loin d'un bidonville qu'on tente de nous cacher jusqu'au jour où l'on trouvera bien des volontaires zélés pour y parcourir entre deux monticules de détrit, les sentiers nauséux et purulents de misère ensoleillée : la curiosité n'a pas de prix puisqu'elle passe après l'ignorance de ceux qui ne soupçonnent pas un instant qu'ils puissent être et ignorants et obscènes.

Si on renonce à tout, pour occuper nos journées, il nous restera une piscine et un transat, ou bien un

hamac, derrière une clôture, du matin au soir, avec le petit personnel, prisonnier tout comme nous, et dont l'occupation principale consistera à changer nos draps, à vider nos poubelles, à lustrer nos lavabos, baignoires et toilettes, et ce pour notre plus grand confort et notre plus grand bonheur jusqu'au moment où l'on ne supporte plus leur présence... témoignage embarrassant d'une relation impossible de nous à eux, sinon dans le mensonge, l'assujettissement, et encore le mensonge de tous ces visages qui mentent, même réjouis, même hilares ou bien, indifférents. Quant au nôtre de visage face aux leurs, c'est déjà un départ dans quelques jours, et c'est aussi un rien qu'on aura laissé derrière nous et qu'on aura pris d'eux – sans oublier l'inévitable sentiment d'être allés *jouer les riches chez les pauvres*.

Un tel déséquilibre rend tout rapport impossible en l'état. Même la sincérité, la bonté vraies nous sont tout aussi insupportables car, quoiqu'il arrive, on ne sera jamais à la hauteur ; on ne pourra jamais rendre la pareille. Et tous les parfums, les senteurs et les couleurs n'y changeront rien : quelque chose a été saisi qui nous empêche d'en saisir davantage.

Culpabilité accablante : on s'est fourvoyé dans un lieu qui n'en est pas un.

Au retour, le sentiment de n'avoir rencontré personne. Pire encore ! Aucun sentiment puisqu'il n'était pas question d'y rencontrer qui que ce soit – sinon les mêmes, interchangeables à souhait, tels des

voisins de palier, des collègues de bureau : là d'où l'on vient.

Etre parti si loin pour retrouver les mêmes, bavards et suffisants...

Décidément, on mérite beaucoup mieux et ce mieux indisponible, on ira le chercher là où il n'est pas : chez soi ; mais là où l'on nous épargnera le pire : la bêtise et la honte.

C'est déjà pas si mal.

Vous parler de cette femme, de l'étrangeté de ses jours, les décrire...

Un fragment du monde, elle est. Une part infinitésimale mais à ses yeux, une part unique. Tout un monde donc, le sien, le seul disponible et accessible comme pour cet animal que l'on sort entre midi et deux avant de repartir ; de notre indifférence face au sort qui lui est fait, la bête sent tout l'amour dont on n'est plus capable à son égard sinon par intermittence : une sortie de cinq minutes trois fois par jour, matin, midi et soir sur un bout de trottoir infecte ; bête qui ne sait que faire de l'environnement qui lui est proposé, le regard perdu, déjà fatiguée avant même d'avoir mené la plus petite course, immobile, empêchée de tout ce qui fait de cet animal ce qu'il est, figé, à attendre ce qu'on attend de lui, tout comme son maître qui tient la laisse, tout aussi perdu, étranger à tout ce qu'on s'acharne à lui faire vivre et qu'on ne lui laissera pas abandonner.

L'oisiveté désespérante de l'un et le surmenage de l'autre semblent mener nos deux protagonistes au même épuisement et au même désarroi car, toutes les sciences vous le confirmeront : rien n'est plus plein que le vide apparent, et pour cette raison, un puits desséché est tout aussi dangereux qu'un puits gorgé